prien, concernant les institutions charitables, que ces institutions étaient peu développées dans l'Église ancienne.

Pierre COURCELLE.

Éditions de textes.

Collection Guillaume Budé.

Plaute, t. VII : *Trinummus*, *Truculentus*, *Vidularia*, *Fragmenta*, texte établi et traduit par A. ERNOUT : 1940, 200 pages doubles, 200 francs.

Les volumes de cette édition se sont succédé avec une régularité remarquable ; si celui-ci s'est fait attendre, c'est par suite de circonstances matérielles qui en ont retardé la livraison ; du fait de l'auteur, il était prêt depuis longtemps.

Voici donc achevé ce corpus plautinien qui met désormais un instrument de travail précieux à la portée de tous les latinistes. Point d'arrivée? Non pas, mais, il faut l'espérer, point de départ. Plaute offre un champ d'études illimité, et à peine défriché. En ce qui concerne le vocabulaire, la tâche est facile depuis l'achèvement du Lexique de Lodge ; mais bien des questions sont posées en ce qui regarde l'état phonétique et morphologique du texte, l'explication de la syntaxe, les particularités du style, en particulier son extrême diversité, la métrique surtout, qui n'est, depuis un demi-siècle, que le champ clos où se heurtent les hypothèses. Enfin, et surtout peut-être, il nous manque pour la plupart des pièces les commentaires les plus indispensables. Puisse cette édition, dont tous les latinistes salueront avec joie l'achèvement, fournir à ses usagers — et avant tout, s'il est permis de l'espérer, à son auteur — l'occasion des travaux qu'on attend.

J. MAROUZEAU.

— *Térence*, *Comédies*, t. II : *Heautontimoroumenos*, *Phormion*, texte établi et traduit par J. MAROUZEAU : 202 pages doubles, 225 francs.

On comprendra que je ne fasse place dans cette *Revue* qu'à une simple mention pour une édition dont je suis l'auteur. La seule observation qu'il m'appartient de présenter, c'est que l'ouvrage, retardé par les difficultés d'impression, était prêt depuis longtemps, et qu'en conséquence quelques indications bibliographiques sont incomplètes.

Et je profite de l'occasion pour signaler quelques éléments d'errata : p. 13, l. 20, supprimer la mention d'un entr'acte à v. 1002 ; — p. 35, l. 4, supprimer la mention entre parenthèses ; — l. 1 d'en bas, corriger *à Dromon* en *à part ;* — p. 64, remplacer le texte de la note 4 par : « Reconnue définitivement au cours de l'entretien qui a eu lieu chez Chré-

mès entre 667 et 679 » ; — p. 90, remplacer le texte de la note 1 par : « L'arrivée de Chrémès est signalée au v. 1000 ; la scène ne reste donc pas vide » ; — p. 110, l. 8, ajouter : « De même au v. 776, où Démiphon a dû faire une démarche auprès de Phormion entre 727 et 766 » ; — p. 115, dans la liste des personnages, les mots « esclave de Démiphon » ne s'appliquent qu'à Géta.

J. Marouzeau.

— *Quinte-Curce, Histoires*, t. I (livres III-VI), texte établi et traduit par H. Bardon : 1947, xxii & 212 doubles pages.

Qui voudra se rendre compte du travail fourni par M. Bardon pour la préparation de cette « édition » devra en aller chercher l'*Introduction* dans la Revue de Namur *Les études classiques*, t. XV, 1947, où elle n'occupe pas moins de soixante pages (p. 1-14, 120-137, 193-220). Voilà à quelle extrémité nous conduit l'application stricte des règles de la Collection Budé : si l'auteur n'avait trouvé ailleurs une généreuse hospitalité, il se serait vu frustré du meilleur résultat de ses recherches ; le lecteur, en tout cas, est contraint par là à une double et aujourd'hui souvent difficile consultation.

Cette Introduction exilée traite des principales questions posées par le texte de l'historien : le problème biographique ; l'influence ; les sources ; la valeur historique et les faiblesses de l'œuvre ; la valeur littéraire ; la langue et le style. Comme rien d'essentiel n'avait été écrit en France sur Quinte-Curce depuis cinquante ans, on se rend compte de l'intérêt que peut présenter cette mise au point, complète, minutieuse, impartiale, avec tout juste la nuance de complaisance pour son auteur à laquelle un éditeur consciencieux n'échappe guère.

L'Introduction admise en tête de l'édition, réduite à quelque quatorze pages, se limite à quelques généralités et à une présentation de la tradition manuscrite, telle qu'elle a été établie par Hedicke pour son édition de 1908, avec l'adjonction d'une recension du *Parisinus 5717* (*M*). La distinction des deux familles est bien établie ; elle eût été rendue plus nette par la présentation d'un stemma.

En raison du caractère fragmentaire des manuscrits, le matériel utilisé pour l'établissement du texte change fréquemment ; l'auteur nous en avertit par des rappels en bas de page (p. 28, 54, 87, etc.) ; dans l'apparat critique, les deux groupes de manuscrits sont régulièrement séparés par une virgule ; toutes les précautions sont prises pour que le consultant ait à chaque instant une vue nette des problèmes qui se posent.

L'attitude de M. Bardon est conservatrice, prudence à laquelle n'incite peut-être pas la valeur médiocre de la vulgate (il n'est que de voir

les innombrables et grossières fautes portant sur les noms propres), mais que font apprécier les excès auxquels souvent s'est livrée la critique, par exemple lorsque R. Pichon a prétendu plier le texte de Quinte-Curce aux règles de la prose métrique. L'apparat mentionne scrupuleusement les corrections ou conjectures proposées par les éditeurs et apporte quelques interprétations nouvelles : III, 3, 5 ; III, 8, 25 (addition un peu risquée de *capiebat*) ; III, 11, 15 (addition de *pugnae*) ; ibid. (addition de *ego*), V, 1, 45, et *passim*. Je remarque que nombre de ces corrections consistent en additions au texte des manuscrits ; je ne sais pas si, en supposant ainsi de fréquentes lacunes, les correcteurs se sont toujours suffisamment assurés que leur restitution expliquait paléographiquement l'omission supposée. De même, pour les fautes par altération, mélecture, lapsus, qui sont nombreuses et provoquent à chaque instant la correction, les éditeurs ne se sont pas toujours souciés de l'explication paléographique, et en particulier du principe de la « lectio difficilior ». M. Bardon a raison de ne pas les suivre aveuglément.

Je me demande si, pour fixer la méthode de l'exégèse textuelle, il n'y aurait pas à tirer parti plus que ne l'ont fait les éditeurs de l'état paléographique de l'archétype ; M. Bardon rappelle judicieusement, dans son Introduction (p. XVIII), quelques-uns des aspects restituables de ce manuscrit ; je pense que la considération des particularités d'écriture qu'on peut lui attribuer devrait être sans cesse présente à l'esprit de l'éditeur pour le guider dans le dépistage et la correction des fautes : est-il possible, par exemple, d'admettre sans raisons paléographiques spéciales que, IV, 10, 31, *inquit* ait pu être altéré en *in te*, que, IV, 13, 28, *Philippus* ait pu être transcrit sous la forme *Phaligrus*? Au reste, qui examinera le détail des restitutions proposées ou admises par M. Bardon se rendra compte qu'il n'a pas négligé cet élément d'appréciation.

Lui signalerai-je une mention peu claire, p. 80 : le texte porte *uicum nobilem* ; l'apparat dit : *uicum* codd. : *uicum ignobilem* edd. ; est-ce à dire qu'aucun des deux adjectifs ne figure dans les manuscrits? — P. 191, je pense qu'à l'apparat, dernière ligne, il faut lire : *Jeep, edd.* (au lieu de *codd.*).

J. MAROUZEAU.

Editiones Helveticae.

Cette petite Collection, née des besoins de la guerre, et appelée à fournir de textes pendant la période de pénurie les écoles suisses, va disparaître après avoir accompli son office. Il faut saluer avec gratitude les deux volumes qui nous parviennent :

N° 14 : *T. Maccius Plautus, Aulularia, Menaechmi, Mostellaria*, éd. M. NIEDERMANN.

N° 15 : *M. Tullius Cicero. Epistulae selectae*, éd. J. Béranger : Zürich, Orell Füssli, 1946, 144 & 244 pages.

M. Béranger, dont on sait la compétence aussi bien dans le domaine de la philologie que dans celui de l'histoire, a mis tout son soin à choisir et à présenter les Lettres les plus propres à donner une image de l'activité privée, littéraire et politique de Cicéron. Il a, comme Constans, suivi l'ordre chronologique, de 65 à 43, et, pour parer à l'absence de commentaire imposée par la Collection, il a, d'une part, indiqué en titre courant, non seulement pour chaque lettre, mais pour chaque page, le sujet traité. En outre, un Index très utile des noms propres figure à la fin du volume.

Pour Plaute, il était difficile, surtout à un savant comme M. Niedermann, de s'abstenir de toute critique ; on ne s'étonnera pas de trouver, dans les quinze pages de Notes qui suivent l'édition, maintes observations utiles touchant non pas seulement l'établissement du texte, mais aussi la métrique et même la linguistique plautinienne. En particulier, M. Niedermann est entré dans la voie qui consisterait à restituer l'aspect primitif du texte en écrivant les lettres doubles (*caussa*), en évitant la succession *uu* (*metuont*) ; pratique difficile à observer avec conséquence, puisqu'aussi bien M. Niedermann se résout à conserver l'*y*, le *z* et les aspirées du type *ch*, *ph*, qu'il sait bien étrangères à l'époque de Plaute. C'est un point sur lequel M. G. Redard, disciple de M. Niedermann, a entrepris une étude propre à fixer nos idées.

J. Marouzeau.

Bibliotheca Neocomensis :

M. Fabii Quintiliani Institutionis oratoriae libri primi capita de grammatica (I, 4-8), éd. M. Niedermann : Neuchâtel, Éditions du Griffon, et Paris, Klincksieck, 1947, xxi & 36 pages.

Cette ravissante petite Collection est dirigée par M. M. Niedermann ; c'est dire non pas seulement la garantie de qualité qu'elle présente, mais aussi les services pratiques qu'on peut en attendre pour l'enseignement. Elle est, en effet, conçue en particulier pour offrir des textes d'explication susceptibles de donner sous un petit volume une idée d'un auteur ou d'un genre ; sont annoncés des extraits de Caton, Pétrone, Aulu-Gelle, Ammien Marcellin, saint Jérôme, Jordanès, Grégoire de Tours ; des choix de textes : poésie latine archaïque, poésie funéraire épigraphique, textes relatifs au droit, textes de latin vulgaire... De quoi corriger pour l'enseignement courant la pénurie de textes dont nous souffrons, avec le souci de représenter toutes les époques et tous les genres.

M. Niedermann lui-même prélude à cette Collection, dont le petit

volume qu'il nous offre peut être proposé en modèle : Introduction consacrée à l'examen de la tradition manuscrite, bibliographie sommaire, apparat critique soigneusement mis à jour, et références aux textes mentionnés par Quintilien.

En ce qui concerne la tradition, M. Niedermann estime, avec raison selon moi, que les nombreux manuscrits du xv^e^ siècle ne peuvent être considérés dans les cas controversés comme apportant des leçons originales ; leurs bonnes leçons représentent d'heureuses conjectures, qui ne doivent pas être surestimées.

L'apparat critique est établi d'après celui de Radermacher, mais M. Niedermann l'a enrichi de maintes conjectures proposées par les modernes.

Quant à l'intérêt des passages choisis, il apparaît dans le titre même : « Capita de grammatica » ; ces chapitres du premier volume offrent une occasion de commentaires instructifs et parfois divertissants tant sur les faits de langue que sur les théories grammaticales des anciens.

J. Marouzeau.

Biblioteca di studi superiori (Filol. lat.) :

Vol. I : *Petronii Arbitri Cena Trimalchionis*, testo critico e commento di E. V. Marmorale : Firenze, La nuova Italia editrice, 1947, xviii & 178 pages in-12.

Encore une de ces petites Collections que multiplie l'après-guerre, et, pour l'inaugurer, encore une de ces monographies du *Festin*, qui en compte déjà tant dans tous les pays. Cette édition se présente, en dépit de son format réduit, avec un apparat critique et un commentaire (je ne dis rien de la Bibliographie des p. xiii à xviii, qui est d'un type complètement inutilisable : que veut-on que nous fassions d'indications telles que : Buecheler, in *Rheinisches Museum*, 39 ; Carcopino, in *Revue des Études anciennes*, 1940 ; Cocchia, *Studi critici*, 1926, Tilebomenus apud Burmannum in notis? et à quoi bon les références aux ouvrages de consultation courante tels que Devoto, Löfstedt, Neue-Wagener?). L'apparat ne saurait que reproduire l'essentiel des éditions antérieures, comme celle de M. Ernout, de même le commentaire ne peut guère ajouter à celui que M. Perrochat a donné dans la Collection d'études latines ; il est de caractère moins grammatical (une note telle que 28, 1 « eximus, perfetto contratto, comune anche nella prosa classica » était-elle nécessaire, ou est-elle suffisante?) ; il est surtout moins stylistique ; en revanche, il est enrichi de références explicatives souvent ingénieusement choisies, parfois aussi inattendues (convenait-il, 27, 6, de rapprocher du geste de Trimalchion s'essuyant les doigts, après usage de la

matella, aux cheveux d'un esclave, du geste de la pécheresse de l'Évangile qui essuie les pieds de Jésus avec sa chevelure?). C'est visiblement sur le commentaire que M. Marmorale a fait porter son effort : il n'a négligé aucune des difficultés du texte, et pour chaque passage controversé il nous fournit les données indispensables.

Il convient de dire, au reste, que ce petit livre n'est qu'un avant-coureur : un autre ouvrage de M. Marmorale, en cours d'impression, comprendra une étude approfondie sur Pétrone, sa personnalité, son œuvre, sa langue et le lieu du roman. Sur ces divers points, M. Marmorale a des idées personnelles : on remarquera que, dans son commentaire, il cite souvent des passages d'Apulée, Lucien, Fronton, Marc-Aurèle ; c'est que, pour lui, l'auteur du *Satiricon* est un membre de la gens Petronia contemporain de Commode. Problème important, comme on voit, et qui devra être examiné à l'occasion du volume attendu.

J. Marouzeau.

Collection « Convivium » :

Virgilio, Eneide, libro quarto, a cura di E. Paratore : Roma, Gismondi, 1947, 165 pages in-8°, 280 lires.

Cette nouvelle collection a déjà publié les *Satires* d'Horace et un Lucrèce ; elle annonce Catulle, du Cicéron (dont le *Somnium*), le XLI^e^ livre de Tite-Live, la suite d'Horace et de Virgile. Pourquoi le livre IV de l'*Énéide*, alors qu'en Italie et rien qu'entre les deux guerres plusieurs éditions en ont déjà paru, dont le monument de C. Buscaroli, avec ses 520 pages?

Les différents problèmes soulevés par le texte font l'objet d'une Introduction copieuse : légende de Didon et comment elle a été mêlée à celle d'Énée ; imitations des épiques latins et en particulier de Naevius avec hommage à mon ancien maître d'Henri IV, René Pichon, et à la thèse de J. Perret ; allusions aux guerres puniques et à l'attitude d'Octave envers Cléopâtre ; date de la composition et discussion sur la double rédaction, à laquelle l'éditeur ne croit pas ; sources littéraires, parmi lesquelles la *Médée* d'Euripide ; pour finir, M. Paratore défend Énée tout en exaltant Didon. Une bibliographie, où je regrette l'omission de l'excellent livre de Constans.

Dans les notes, sous le texte, d'abord une introduction à chaque épisode, puis un commentaire qui est encore trop touffu ; il semble la transcription d'une paraphrase orale, alors que la citation correspondante de Servius et des références aux articles modernes feraient mieux notre affaire. Par exemple au vers 225, pourquoi consacrer cinq lignes à une correction déraisonnable de Housman ; si l'on tient à la citer, il suffisait

d'écrire : « Housman, *Cl. Rev.*, 1905, 260, corr. *exspectat* en *Hesperiam* (!!) »

Mais voici qui est essentiel. Dans ce même fascicule, je rends compte de l'édition critique de l'*Œdipe* de Sénèque procurée par M. Sluiter ; ici, nous avons une édition du IVe livre de l'*Énéide*, où il n'est nulle part question des manuscrits : rien dans l'Introduction, pas de *conspectus siglorum*, pas d'apparat critique ; de rares allusions aux diverses leçons dans les notes. C'est un parti pris. Soit. Mais, en réalité, l'antithèse qui oppose ces deux éditions est symptomatique. D'un côté les philologues, de l'autre les historiens (dans le sens le plus large du terme) ; ceux-là sont en état d'établir un texte, ceux-ci de le commenter. La spécialisation qu'exige l'industrie automobile commence à sévir au pays du latin. Alors il faut former des équipes. Si désormais ceux qui sont capables à la fois d'éditer et de commenter sont trop rares, que les éditions soient complètes grâce à la collaboration d'un philologue et d'un historien, car les lecteurs et les travailleurs ont besoin — s'ils ont quelque curiosité, comme il est à souhaiter — de la science de l'un et de l'autre.

Marcel DURRY.

Collection Lebègue :

Un Virgile de poche, par P. GILBERT & M. RENARD : Bruxelles, Office de publicité, 1947, 72 pages, 25 francs (7e série, no 82).

Les auteurs de *Rarae Gemmae* (fasc. 65 de cette Collection) avaient exclu Virgile de leur recueil, pour ne pas lui faire une place indigne de lui ; ils lui ont réservé un fascicule entier.

On connaît la disposition adoptée pour ces petits volumes : texte et traduction d'extraits insérés par pages doubles dans un commentaire qui est du type des présentations filmées. Rien de technique, un minimum de notes sur les *realia* ; nulle remarque de langue ; seulement une sorte d'improvisation qui traduit et oriente l'émotion du lecteur, qui donne le ton pour ainsi dire, en évoquant les résonances même les plus lointaines, de Baudelaire et de « notre Périer » à Keats et Shelley, de l'épopée de Gilgamesch au conte égyptien du naufragé.

Faut-il taquiner les auteurs sur la traduction? P. 4, v. 3, « patriae fines » n'est pas « les confins de la patrie », mais bien le sol, le territoire lui-même. *Ibid.*, v. 5, « resonare », « retentir en faisant écho », peut-il être traduit par « rechanter »? P. 6, v. 69, la traduction « après tant d'années » suppose que l'on construit « post aliquot (annos) » et que l'on donne à « aliquot » le sens de « un si grand nombre » ; or, « post » n'est-il pas évidemment adverbe et « aliquot » construit avec « aristas »?

P. 40, v. 628, « agricola » n'est pas « le laboureur » lorsqu'il travaille à

abattre un orne au sommet des montagnes. *Ibid.*, v. 82, le fameux « summa culmina » ne saurait être « les toits les plus élevés », mais « le haut des toits » (cf. p. 40, « summis in montibus = au sommet des monts »). P. 40, v. 611, « sedibus » = « l'aire de la ville »?

La tâche était rude de faire que la traduction française, soucieuse d'exactitude et par là singulièrement gênée, répondît aux extases du commentaire. On ne s'étonnera pas de trouver dans une même pièce (p. 7), à côté de réussites telles que « les ombres errantes qu'émeuvent les zéphyrs », un pénible : « gardien d'un beau troupeau, et moi-même plus beau ».

Faut-il signaler, pour une édition ultérieure, quelques lapsus de forme : p. 11, « prends garde à ne pas être » ; p. 69, « près à l'épargner » ; p. 37, « un dard trop amer » ; p. 33, « un passage mené comme d'une aile planante » ; p. 22, n. 1 : lire *Phalante.*

J. Marouzeau.

Éditions diverses :

Recueil de textes latins archaïques, par A. Ernout, nouveau tirage : Paris, Klincksieck, 1947.

L'utilité de ce Recueil se marque à la fréquence des tirages ; celui-ci est déjà le troisième. Malheureusement, comme pour beaucoup d'ouvrages essentiels, les circonstances n'ont pas permis de le remanier ; il se présente seulement avec une liste d'additions et corrections (un oubli : p. 78, n. 8, lire *domum*), et une note introductrice accompagnée d'une brève bibliographie. Il va de soi que le dommage n'est pas grand : aucun des travaux récents relatifs aux anciens textes n'a conduit à des résultats qui pourraient modifier sensiblement le commentaire ; l'essentiel est que les étudiants disposent à nouveau d'un ouvrage propre à leur révéler les aspects trop ignorés de l'ancienne langue.

J. Marouzeau.

T. Lucreti Cari De rerum natura libri sex, edited with critical Apparatus, Translation and Commentary by C. Bailey, vol. I : Prolegomena, Textand critical Apparatus, Translation ; voll. II-III : Commentary, Indexes, Addenda, Bibliography : Oxford, Clarendon Press, 1947, 1,785 pages, 3 Livres, 2 Sh.

M. Cyril Bailey, qui avait déjà donné dans les Oxford Books une édition et une traduction de Lucrèce (1898, 2e éd., 1921), vient de reprendre sa tâche, en ajoutant au texte un commentaire monumental.

La seule Introduction constitue un véritable volume de 170 pages, traitant de l'œuvre sous tous ses aspects : Le poète — Le poème —

Manuscrits et éditions — Philosophie — Grammaire — Métrique — Style. Elle reprend pour une large part l'essentiel des ouvrages antérieurs de l'auteur : *The greek atomists and Epicurus* et *Phases in the religion of ancient Rome.*

La partie grammaticale est peut-être la moins originale ; trop souvent l'explication invoquée pour des formes ou constructions aberrantes est d'ordre métrique ; il n'est peut-être pas tenu assez compte de l'état inorganique de la langue avant la période d'élaboration qu'inaugure Cicéron ; on ne saurait dire ce qu'il faut penser de la fameuse formule de saint Jérôme : « libros quos postea Cicero emendauit », mais il est certain qu'on peut lui prêter une valeur symbolique : le texte de Lucrèce, du point de vue cicéronien, avait besoin de correction.

M. Bailey discute longuement le processus de composition du poème et fait état d'arguments tant « internes » qu' « externes » (p. 31 et suiv.) pour établir que les livres I, II et V forment un bloc par rapport auquel les autres livres représentent des additions parfois incomplètement élaborées. Nous sommes là dans le domaine des conjectures peu vérifiables, mais on doit reconnaître que certaines particularités de rédaction (p. 122) s'accommodent assez bien de cette interprétation.

A propos du style, M. Bailey reprend complaisamment les abondantes analyses qui ont été faites par les spécialistes et présente en conclusion d'intéressantes remarques sur « les deux styles » de Lucrèce, avec référence à la fameuse observation de Cicéron sur l' « ars » opposée aux « lumina ingenii » ; j'apprécie peut-être davantage certaines suggestions plus personnelles sur « la faculté visuelle » de Lucrèce qui, propre à le servir dans le domaine du poétique, le laisse en déficience dans sa tâche essentielle, qui est le maniement de l'abstraction ; peut-être l'auteur eût-il pu, en approfondissant cette idée, donner un sens plus topique à ses observations touchant les substantifs abstraits (p. 134 et suiv.).

En ce qui concerne l'établissement du texte, M. Bailey ne manque pas de rendre à ses devanciers : Lachmann, Munro, Vahlen, Ernout, Diels, des hommages justes et nuancés ; il ne manque pas de se juger lui-même, et reconnaît que, depuis sa première édition du texte (il y a cinquante ans !), il est devenu conservateur : pour plus de 200 passages, il est revenu au texte des manuscrits. Rétractation méritoire, après un demi-siècle de critique souvent destructrice, et qui nous venge de certains textes quasi illisibles de l'autre siècle, comme ceux de Bockemüller ou Giussani.

La plus grande nouveauté de cette édition réside dans le commentaire, qui emplit deux forts volumes (près de 1,200 pages compactes). M. Bailey réunit en lui les compétences que s'étaient partagées MM. Ernout et Robin, et il se donne toute licence d'étendre son commentaire jusqu'aux limites que le texte lui paraît exiger. Le mode de présentation est

double : exégèse vers par vers pour le détail, et pour les développements rédaction d'un commentaire global présenté sous un titre approprié ; on trouvera ainsi de très nombreuses monographies, souvent accompagnées de graphiques, sur les mouvements et les orbites des astres (4 pages), sur les longueurs variées du jour et de la nuit (5 pages), le dénombrement des atomes, le rôle prêté à Vénus... Il est difficile d'imaginer ce qu'on pourrait ajouter à un pareil commentaire ; il est de ce type « encyclopédique » que pratiquent volontiers les Anglo-Saxons, et qui devrait bien nous inciter à reprendre la tradition de nos éditions savantes. Lucrèce est un favorisé de la critique, et il est vraisemblable que de longtemps on n'aura pas à en reprendre l'exégèse ; mais combien de textes essentiels attendent vainement leur tour !

J. MAROUZEAU.

Sex. Propertii Elegiarum liber I (Monobiblos), cum prolegomenis, conspectu librorum et commentationum ad IV libros Propertii pertinentium, notis criticis, commentario exegetico ed. P. J. ENK. Pars prior, Prolegomena et textum continens ; Pars altera, Commentarium continens. 2 voll. Leiden, Brill, 1946, 162 & 210 pages, 11 florins.

Properce a ce privilège d'attirer les spécialistes ; qu'on songe aux abondantes séries d'articles que nous devons à Th. Birt, P.-H. Damsté, R. Ellis, M. Haupt, A. Otto, A. Palmer, J. P. Postgate, etc. Entre tous, le savant professeur de Groningue, P. J. Enk, s'est qualifié comme propertien tant par son *Commentaire critique* paru dès 1911 que par de nombreux articles publiés depuis 1911 dans des périodiques de différents pays et surtout dans *Mnemosyne*. Ce travail de longue haleine a abouti à la présente édition, qui est du type qu'on pourrait appeler définitif, si ce mot avait un sens dans l'histoire des sciences humaines. Il s'agit en tout cas d'une édition « totale » : l'Introduction à elle seule comprend 124 pages compactes, dont près de 50 de bibliographie, et 20 pages de passages parallèles (le reste de l'Introduction est consacré à la vie et à l'œuvre de Properce, aux origines de l'élégie, à l'histoire et l'établissement du texte) ; le Commentaire occupe plus de 200 pages du second volume, répondant à moins de 500 vers de texte.

Il y aurait lieu d'exprimer quelques scrupules relativement à la méthode de présentation.

Dans le texte lui-même, les innovations par rapport aux manuscrits ne sont jamais signalées, de sorte que le degré d'autorité du texte proposé n'apparaît pas. Dans les sigles de manuscrits figure, suivant une méthode critiquable, un collectif *O* qui signifie tantôt l'ensemble des manuscrits, tantôt le groupe des manuscrits autres que ceux qui sont

mentionnés pour un passage donné ; ainsi III, 2, *O* signifie les manuscrits moins *A* et V^2 ; VI, 11, il signifie les manuscrits moins *PVo*, etc. L'apparat est négatif, c'est-à-dire que sont sous-entendues les mentions de manuscrits qui présentent le texte accepté ; cette pratique oblige l'usager à avoir sans cesse présente à l'esprit la liste des manuscrits utilisés (qui n'est pas rappelée de page en page) en tenant compte éventuellement des absences : à I, 19, *deducto* est la leçon des mss. A^1 F^1, nommément mentionnés ; quels sont donc les manuscrits qui garantissent *deductae*, leçon admise? Il faut, pour s'en rendre compte, se reporter au Conspectus siglorum de la p. 126 et observer que *D* ne commence qu'à I, 82 (il est pourtant mentionné — par erreur? — à I, 4), et *L* à II, 21, 3 ; il ne s'agit donc que de *N*, V^1 et *Vo*. Parfois, les manuscrits ne sont pas tous mentionnés : I, 13, *uulnere* est la leçon de NVP^2, *arbore* de AF^1, *ab arbore* de P^1 ; quelle est donc celle de *Vo*? II, 23, quelle est la leçon *DPVVo*, qui ne sont pas mentionnés? Faut-il entendre que *DVVo* sont ici négligés, comme le laisserait entendre la remarque de la p. 50, 2e alinéa?

L'auteur n'observe pas l'obligation dans l'apparat de mettre en parallèle des éléments de texte rigoureusement comparables : I, 33, le texte donne : *nostra* ; l'apparat attribue *maesta* à Baehrens, *uestra* à Richards, *me non nostra* à Housman ; qu'est-ce à dire? Le *me non* de Housman n'a rien à voir avec le mot considéré, il est une correction du *in me* qui précède *nostra* dans le texte ; X, 2, *lacrimis*, *inlecebris* et *in thalamis* ne se répandent pas ; XIII, 25, comment faut-il entendre : « potuit oīs *primo* p̄curere *Vo* »? IX, 30, comment faut-il entendre : « diu F^1 (blanditias *f*), blandicias *AP* »? M. Enk s'est attaché à un système de présentation qui ne tient aucun compte des recommandations communes de Havet, Bidez et Drachmann, Peeters, Halkin ; n'est-ce pas dommage pour une édition que recommandent tant de qualités?

Le texte établi par M. Enk est moins conservateur que celui de Rothstein et de Phillimore, moins novateur que celui de Postgate, proche de celui de Butler-Barber, mais avec l'appoint d'enquêtes plus approfondies. M. Enk a refait pour son compte les collations de *N*, *D*, *Vo*, *P*, *V* ; il a reproduit parfois les plus minimes particularités orthographiques, ainsi les graphies *michi*, *nichil*, qui sont pourtant sans conséquence, mais non les variantes *e ae oe* (Préface, p. IX) ; il ne s'est pas préoccupé d'uniformiser l'orthographe (II, 3 *murra*, mais II, 12 *lympha* ; I, 4 *inpositis*, mais I, 6 *improbus*), ni de tirer parti, comme l'a fait L. Havet, des traces interprétables de formes authentiques (acc. pl. de 3e décl. en *-is*).

Je ne crois pas qu'une seule ligne essentielle de ce qui a été publié sur Properce depuis plus de trente ans ait échappé à M. Enk ; aussi ne

s'étonnera-t-on pas de trouver son apparat chargé d'un lourd butin antérieur : pour le seul vers XVIII, 27, treize conjectures de philologues sont mentionnées ; ce qui n'empêche pas, du reste, M. Enk de se réserver prudemment et de s'en tenir pour ce vers à une crux. Au reste, s'il accepte assez souvent les corrections de la vulgate, il s'abstient en général très sagement de nouvelles conjectures (je relève XXI, 9, un modeste *sed* pour *et* des manuscrits et II, 13, un ingénieux *pergaudent*, à l'appui duquel je m'étonne qu'il n'allègue pas Cic., *Ep. ad Q.*, III, 1, 9). Le grand mérite de l'apparat de M. Enk est de nous fournir pour la première fois une somme des leçons utilisables et un matériel sur lequel on puisse faire fond pour des travaux futurs.

L'autre mérite de son édition est de nous apporter, dans le second volume, un Commentaire abondant. M. Enk est un des hommes qui connaissent le mieux les choses de l'antiquité, et sa familiarité avec les textes latins apparaît à chaque détail de son commentaire. Innombrables sont les rapprochements propres à éclairer une construction, une interprétation : Stace aide à comprendre (I, 11) le sens curieux de *antrum* = *uallis* ; Virgile confirme (I, 13) le sens de *uulnus*, un coup qu'on frappe ; un dicton maintes fois reproduit dans les textes (aller chercher la lune) aide à interpréter l'obscur *deductae lunae* (I, 19) et à rejeter la leçon de certains manuscrits *deducto* ; un passage de Cicéron explique l'expression *sacra piare* (I, 20) et dispense de la conjecture *fata* ; Silius Italicus et Minucius Felix orientent (VII, 16) vers le choix de la variante *euoluisse*, que M. Enk attribue dans son apparat critique aux *Itali*, et dans son Commentaire à un « uetus codex » (quod teste Beroaldus (*sic*!) uetus codex habebat, aptissimum (*sic*!) sensum praebet) ; l'ordre des mots *crede mihi* (II, 6) est confirmé par toute une page de références.

Ces quelques sondages suffiront à marquer la valeur de l'ouvrage. Il est à souhaiter que M. Enk, après le Monobiblos, nous apporte à bref délai la suite de l'édition, pour laquelle il est éminemment qualifié.

J. Marouzeau.

Th. H. Sluiter, *L. Annaei Senecae Œdipus*, Specimen editionis criticae : Diss., Groningen, 1941, 126 pages in-8°.

Cette édition critique, due à un élève d'Enk, est faite sur un plan nouveau et me paraît un modèle. On se félicitera d'abord qu'un travail de ce genre soit entièrement rédigé en latin, surtout quand le latin se substitue à une langue de diffusion restreinte. Une solide étude de la tradition manuscrite démontre que le critère doit être l'accord de PCS et M. Sluiter est ainsi suffisamment armé pour ne pas recourir à des conjectures personnelles. (Une légère erreur, p. 21 : « Leo Hermannus Belga » ; M. Herr-

mann n'est Bruxellois que d'adoption et nous le revendiquons !) Reproduction en négatif de trois pages des principaux manuscrits dont l'*Etruscus* ; bibliographie des éditions et surtout de tous les travaux critiques cités dans l'apparat : exemple que l'on ne saurait trop recommander, car trop d'apparats contiennent des noms d'auteurs modernes sans que l'éditeur sache où a été publiée la correction qu'il a recueillie dans quelque devancier et dont il a en réalité perdu la trace. Le texte de la tragédie est complété en bas de page par un apparat de forme traditionnelle, mais imprimé lourdement en deux colonnes avec des capitales trop grandes ; d'autre part, la bibliographie louée plus haut permettait d'abréger les références. Peu importe.

Mais la remarquable innovation de ce *specimen editionis criticae*, c'est que le volume se termine par un commentaire de l'apparat critique. Trop souvent les apparats sont illisibles et n'apportent nullement les éclaircissements souhaitables. Dans une édition critique de cette sorte, un pareil commentaire est un enrichissement. Il instruit qui travaille sur le texte et, qui mieux est, il donne des exemples et des leçons de méthode d'autant plus utiles que la pure science de l'édition — la base de tout pourtant — a quelque tendance à se perdre.

Marcel DURRY.

St Augustine, The first catechetical instruction (De catechizandis rudibus), translated and annotated by the Rev. Joseph P. CHRISTOPHER Ph. D. : *Ancient christian writers, the works of the Fathers in translation*, The Catholic University of America, Washington D. C., nº 2, The Newman bookshop, Westminster, Maryland, 1946, 1 vol. in-8º, 171 pages.

Le présent volume est un remaniement et une adaptation de l'ouvrage que l'auteur avait fait paraître en 1926 dans la collection des *Patristic studies* (vol. VIII). Entre temps, il a pu profiter de quelques corrections apportées au texte par M. Souter (*Misc. Agost.*, t. II, p. 253-255) et des recensions critiques concernant son propre travail (cf. *R. É. L.*, t. V, 1927, p. 311).

Le petit manuel de catéchèse écrit par saint Augustin vers 405 (selon M. Christopher) à la demande du diacre de Carthage Deogratias indique la manière de donner une première formation chrétienne aux *competentes*, candidats à l'admission au catéchuménat ; le but cherché est de détourner le Romain lettré du culte exclusif d'une certaine forme littéraire et de lui rendre intelligible le texte exotique de la Bible, en lui en montrant le caractère mystérieux : révélation de vérités cachées sous le voile de l'allégorie. Des trois fins assignées par Cicéron à l'orateur, c'est le *docere* qu'Augustin reconnaît pour la principale.

Dans l'introduction, M. Christopher replace cette catéchèse parmi celles qui se sont conservées, d'Ambroise, de Cyrille et de Théodore de Mopsueste. Il reconnaît pour sources, outre la *Didachè*, plusieurs œuvres d'Origène, de Tertullien et d'Ambroise. Puis il examine le style et décrit l'influence de ce traité au Moyen-Age. La traduction est présentée avec des titres et des subdivisions qui indiquent clairement la composition ; une première partie théorique : matières et méthode d'instruction ; une seconde partie avec deux modèles de catéchèse, l'un plus long, l'autre abrégé. Suivent des notes abondantes qui expliquent le texte ; les unes sont grammaticales, les autres sont d'ordre historique ou théologique (voir notamment la n. 40 sur les versions de l'Écriture ; n. 87 sur *sacramenta*.; n. 194 sur *ciuitas*).

De tels commentaires sur les textes principaux de la littérature latine chrétienne sont peu nombreux et fort utiles. Celui-ci aurait gagné à utiliser davantage les belles pages de la thèse de M. Marrou sur les théories pédagogiques d'Augustin. La bibliographie n'a pas été non plus toujours mise à jour (n. 273 sur Augustin et la langue grecque, ajouter G. Bardy, *La culture grecque dans l'Occident chrétien au IV^e siècle*, dans *Recherches de science religieuse*, t. XXIX (1939), p. 24-31, et mes *Lettres grecques en Occident*, Paris, 1943, p. 137-153 ; n. 309, sur *paganus*, ajouter Chr. Mohrmann, *Quelques traits caractéristiques du latin des chrétiens*, dans *Miscellanea G. Mercati, Studi e testi*, t. CXXI (1946).

Pierre COURCELLE.

Biblia sacra iuxta latinam Vulgatam uersionem ad codicum fidem iussu Pii pp. XII cura et studio monachorum Abbatiae Pontificiae sancti Hieronymi in Vrbe ordinis sancti Benedicti edita, t. V : *Liber Samuhelis ex interpretatione sancti Hieronymi cum praefatione et uariis capitulorum seriebus* : Rome, typogr. Vatic., 1944, XVI + 377 pages in-4° ; t. VI : *Liber Malachim*, 1945, VIII + 354 pages in-4°.

L'édition monumentale de la Vulgate confiée par le Saint-Siège aux moines de l'abbaye de Saint-Jérôme à Rome en arrive, après de très minutieux travaux préparatoires, au stade des publications. Celles-ci se suivent à une cadence accélérée. Rappelons que le t. I, paru dès 1926, contient le texte de la *Genèse ;* le t. II, l'*Exode* et le *Lévitique ;* le t. III, les *Nombres* et le *Deutéronome ;* le t. IV, *Josué*, les *Juges*, *Ruth*. Les livres de *Samuel* et de *Malachim* constituent respectivement les t. V et VI de la collection, mais forment un tout, aussi bien pour le texte (= *Rois* I-II et III-IV) que pour les sources manuscrites. Aussi, ces deux volumes sont-ils dotés d'une introduction commune.

On se souvient que les règles relatives au classement des manuscrits

avaient été exposées par feu dom Henri Quentin, notamment dans son *Mémoire sur l'établissement du texte de la Vulgate*, Rome et Paris, 1922, et ses *Essais de critique textuelle*, Paris, 1926, ouvrages qui avaient eu un grand retentissement dans le monde savant (sur la controverse sur les méthodes Quentin et Havet, cf. J. Marouzeau, dans *R. É. L.*, t. IV (1926), p. 255-259).

Quentin s'étant attaché plus spécialement à l'*Octateuque*, les actuels éditeurs ont dû poursuivre son œuvre en examinant soixante-dix manuscrits, dont trente-sept leur ont paru dignes d'être utilisés pour l'édition ; douze d'entre eux avaient servi à l'édition de l'*Octateuque* et ont été décrits dans les prolégomènes à la *Genèse;* douze autres, qui contiennent en entier le texte des *Rois*, sont ici décrits. Le plus ancien de beaucoup est *R* (*Veronensis capituli*, II, 2, s. VI), en onciales, dont l'archétype fut écrit *per cola et commata*, comme l'*Amiatinus*. Il existe encore, pour les *Rois*, de nombreux fragments précarolingiens, parfois palimpsestes ; *b* est particulièrement intéressant : ce sont les débris de l'un des manuscrits jumeaux de l'*Amiatinus*, écrits sur l'ordre de Céolfrid. Ces indications chiffrées donnent une idée du travail de bénédictin qu'ont fourni les éditeurs pour composer les présents volumes.

L'examen des leçons, conduit selon les principes de Quentin, amène à répartir la plupart des manuscrits en trois familles principales : *Hispanica*, *Alcuiniana*, *Theodulphiana*, et à mettre hors de pair deux manuscrits antérieurs à ces familles : le *Veronensis* et l'*Amiatinus* (celui-ci n'étant plus considéré, pour les *Rois*, comme le chef de la famille alcuinienne). L'accord de ces deux manuscrits constitue la plus sûre garantie ; en cas de divergence, le *Cauensis* 14, s. IX, qui est le meilleur représentant de la famille espagnole, fournit un critère. *RAC* remplissent donc ici le même office que pour Quentin les trois manuscrits privilégiés *GAO*. Les autres familles : italienne, parisienne, milanaise, sont de moindre valeur.

Le texte est muni d'un triple apparat. Le premier rend compte de l'établissement de l'archétype, lorsque *RAC* ne concordent pas ; le deuxième concerne l'histoire du texte et rapporte les variantes de tous les manuscrits, hormis les variantes purement graphiques (celles qui touchent aux noms propres sont rassemblées à la fin, dans l'*index orthographicus nominum propriorum frequentius occurrentium*) ; le troisième apparat indique les ponctuations du texte : indication de tous les manuscrits pour les ponctuations principales, de *RAC* pour les moins importantes.

Le texte obtenu après cet examen si soigneux, et quasi exhaustif, des leçons manuscrites est naturellement très supérieur à celui de la Clémentine, auquel il est appelé à se substituer. Notons que l'on a assoupli

les règles posées par Quentin (cf. t. V, p. xv : « *minus stricte* »). Même si l'on n'admettait pas les principes critiques de Quentin, la valeur de cette édition doit être reconnue, du fait de l'ancienneté exceptionnelle des manuscrits mis hors de pair. Il est curieux de constater, malgré cela, que leur archétype lui-même est parfois fautif (p. ex. III *Reg.* VII, 9 *intrinsecus* pour *extrinsecus* ; IV *Reg.* IX, 29 : *regis* pour *rege*). Les éditeurs ont bien raison de recourir à une correction conjecturale, mais, dans ces cas, la bévue ne doit-elle pas être attribuée à une minute d'inattention de saint Jérôme lui-même?

Pierre COURCELLE.

Sciences historiques.

E. CAVAIGNAC, *Histoire générale de l'antiquité* (Public. de la Fac. des lettres de Strasbourg, fasc. 102) : Paris, Les Belles-Lettres, 1946, 579 pages, 320 francs.

Auteur d'une monumentale *Histoire de l'antiquité* en cinq volumes, directeur de la Collection *Histoire du monde*, et dans cette Collection auteur des deux volumes : *Le monde méditerranéen jusqu'en 400 av. J.-C.* et *La paix romaine*, comment M. Cavaignac a-t-il été amené à nous donner ce volume récapitulatif? Il nous le dit dans son *Avant-Propos* : ce livre est issu de son enseignement, et l'idée lui en a été suggérée par la demande des étudiants d'histoire ancienne soucieux de répondre à ce que le programme de la licence présente comme une interrogation générale distincte des épreuves appelées questions spéciales.

Cette circonstance explique l'aspect du livre, qui ne contient pas de bibliographie, s'en remettant sur ce point aux excellents volumes de la Collection *Clio*.

Cette considération pédagogique appelle aussi une réflexion : le lecteur non historien demeure épouvanté devant la masse de faits que contiennent ces quelque six cents pages et admire — ou plaint — les candidats qui doivent affronter ce savoir encyclopédique. Qu'y faire? Nous savons bien qu'il faut demander le plus pour obtenir le moins, et nous pouvons faire confiance aux étudiants pour le travail d'élimination.

A qui ne cherche dans ce livre qu'une instruction désintéressée s'offrent maints sujets de méditation. Celui qui se présente d'abord à un latiniste est relatif à la place faite au monde romain. D'abord, il faut noter que l'ouvrage s'arrête au début de l'ère chrétienne, et qu'ainsi se trouve éliminé l'immense développement de l'histoire impériale. Mais il est curieux de voir comment, dans ce chaos qu'est l'histoire générale de l'antiquité vient s'insérer l'histoire romaine : une première fois, à propos des Étrusques qui s'installent à Rome (p. 249), puis lors du